N° 94 Revue Mensuelle Mars 1926

LE SYMBOLISME

ORGANE D'INITIATION

A LA PHILOSOPHIE DU GRAND ART

DE LA

CONSTRUCTION UNIVERSELLE

SOMMAIRE :

	Pages
OSWALD WIRTH. — La Sapience secrète dn Moyen-Age	57
ARMAND BÉDARRIDE. — Le Tonneau des Danaïdes	66
MARTIN MOISE DOSSOU-YOVO. — Le Secret des Féticheurs	72
J. CORNELOUP. — La Pierre cubique	77
ALBERT LANTOINE. — Qnestion : La Maçonnerie Hespérique	80
Publications reçues	82

RÉDACTION ET ADMINISTRATION :

16, rue Ernest-Renan, Paris, XV^e

EN VENTE :

EDITIONS « ADYAR », 4 Square Rapp, Paris (VII^e)

ABONNEMENTS :

France et Colonies : **15** fr. — *Union Postale :* **20** fr.

Prix du numéro : 1 fr. 50

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

AVIS TRÈS IMPORTANT

Pour nous épargner toute réclamation individuelle, nos abonnés sont priés de vouloir bien nous adresser le montant de leur abonnement, soit directement, soit par l'entremise de l'un de nos représentants à l'étranger.

Les versements peuvent s'effectuer au crédit de notre compte de chèques postaux :
OSWALD WIRTH, Paris 543.45

Représentants du « SYMBOLISME »

Belgique : H. Hermanne, 44, Avenue de France, Anvers.

Bulgarie : Jacques N. Ovadia, 35, rue Tetevenska, Sofia.

Californie : A. P. Girerd, 2200, Lyon Street, San Francisco, Calif, U. S. A.

Etats-Unis et Canada : Albert Tyck 7401, Ridge Boulevard, Brooklyn, N. Y., U. S. A.

Grèce : G. E. Rhados, Janina (Epire).

Haïti : Louis André, Rue Espagnole 11, I, Cap-Haïtien.

Italie : Umberto Zanni, Via Reno, 4, Rome (36).

Luxembourg : Joseph Weber, 6, Avenue Michel-Rodange, Luxembourg.

Suisse : Ch. E. Gogler, Professeur à Saint-Imier, Jura Bernois,

Turquie : Ed. Lebet, Lebet Frères et Cie, Constantinople.



La Sapience secrète du Moyen-Age [1]

Aux plus anciens jeux de cartes, qui remontent au XIVe siècle, sont associées vingt-deux compositions symboliques dont les joueurs n'ont pas l'emploi. Ce sont les *Tarots*, images qui s'adressent aux esprits méditatifs, car elles traduisent une idéologie que s'exerçaient alors à deviner les adeptes de la Philosophie hermétique.

Si, à leur exemple, nous nous attachons à déchiffrer la cryptographie du Tarot, nous ferons dire à cet oracle d'où nous venons, ce que nous sommes, et où nous allons. La réponse peut alors se résumer comme suit :

I. — Tout remonte à l'*Activité créatrice*, symbolisée par le *Bateleur*, personnification de l'*Unité pen-*

(1) Chapitre extrait du *Tarot des Imagiers du Moyen-Age* ouvrage actuellement à l'impression. Il suppose connus les symboles dont il résume le sens à titre de synthèse récapitulative.

D1m
2010-241131

sante, qui suggère l'idée devant être conçue. Le Dieu du Tarot est le magicien, père de toutes choses, le générateur éternel de son Verbe réalisateur. Cause primordiale abstraite, il est le point mathématique sans dimensions, dont le mouvement engendre toutes les formes géométriques. C'est le centre subjectif autour duquel se conçoit l'objectivité.

II. — L'objectivité s'impose, car une activité s'exerçant dans le vide reste inopérante. En présence du Néant, Dieu n'est rien ; sans création, pas de Créateur, sans l'enfant pas de père. Au Père éternel, il convient donc d'attribuer une épouse qui participe à son éternité pour enfanter éternellement. Ainsi s'explique la Nature naturante, mère de toutes choses, qui prend dans le Tarot l'aspect de la *Papesse*. En cette divinité féminine, le Dieu mâle créateur s'oppose à lui-même, afin de sortir de son unité stérile, car, faute de différenciation, l'Etre en soi s'en tiendrait à son caractère originel d'*Etre-non-être*, en ce sens que tout en étant, il serait comme n'étant pas.

L'unité stricte, identique à elle-même, nous échappe. Nous la disons ineffable, car elle est au delà de ce que nous pouvons concevoir ou imaginer. Pour appréhender intellectuellement, il nous faut distinguer par contraste, donc renoncer à l'Unité intégrale en faveur du Binaire différenciateur. Toute connaissance procède par dédoublement de ce qui en soi est *Un*. Isis est la grande révélatrice en tant que mère de la multiplicité où se réflète intelligiblement l'inconcevable unité radicale.

III. — La distinction fait concevoir l'idée. La Papesse a pour fille l'*Impératrice*, vierge ailée, symbole de la *Sagesse qui conçoit*. Cette reine du ciel de l'idéalité domine la création. Elle pose le pied sur la lune, génératrice d'images concrètes, car les con-

ceptions de l'immaculée souveraine se rapportent aux idées pures, formes-types, selon lesquelles la création s'accomplit. Celle que les constructeurs des cathédrales appelaient *Notre-Dame* était à leurs yeux la médiatrice qui leur communiquait le plan du Grand Architecte de l'Univers. Ainsi s'explique la dévotion professionnelle qui s'est traduite en œuvres d'art destinées à demeurer sacrées.

IV. — Pour que le monde se construise, il ne suffit pas qu'il soit idéalement conçu. La *Sagesse qui conçoit* concevrait stérilement, si elle ne se mariait pas à la *Force qui exécute*, pouvoir réalisateur, dont *l'Empereur* est la personnification dans le Tarot. Le monarque sombre devient l'époux de l'Impératrice, non précisément à la façon de Pluton ravisseur de Proserpine, mais d'une manière mystiquement analogue. Pour créer objectivement, l'essence de ce qui est infiniment haut, éthéré, dilué à force de sublimation, s'unit à ce qui est ramené sur soi-même et concentré au suprême degré. L'Empereur condense l'activité créatrice en une multiplicité de foyers opposés les uns aux autres, mais concordants quant à l'œuvre collective. Il est le Démiurge, artisan du monde. Dieu, en lui, descend dans la profondeur des êtres qu'il anime, afin qu'ils agissent conformément à leur destination.

V. — Tout est divin, puisque Dieu est Un : le Dieu vivant réside en la multiplicité de ce qui est. Mais la divinité ne se révèle pas d'emblée aux êtres animés. Nous naissons inconscients, à l'état d'automates réagissant avec une fatalité mécanique ; puis nous prenons conscience, confusément d'abord, tant que nous ne sommes pas entrés en pleine possession de nous-mêmes. Ayant à contrôler nos actes, en vue de nous gouverner nous-mêmes, nous sommes conduits à discerner le bien et le mal. Nous concevons

le devoir, expression de la loi morale à laquelle ont à se soumettre ceux qui agissent. L'obéissance à cette loi associe les efforts individuels, qui s'unissent pour réaliser le Grand Œuvre de la construction universelle. Lorsqu'elle s'éparpille en l'infinie multiplicité de ses centres d'action, la Divinité se souvient d'elle-même. Ce souvenir se traduit par les sentiments de piété qui sont à la base de toute religion. Il appartient au *Pape* d'écouter la voix divine intérieure, afin de la faire entendre à la personnalité agissante. Si celle-ci refusait de s'inspirer du divin, elle se démènerait dans l'incohérence et le désordre sans contribuer au travail de la création, en vue duquel les êtres existent. Il faut donc agir religieusement pour mériter l'existence et ne pas s'évanouir dans le néant.

VI. — Dieu qui est partout ne saurait s'éloigner de lui-même. En pénétrant les êtres, il semble cependant s'obscurcir en eux, comme s'il entendait ménager leur faiblesse, en refusant de s'imposer à eux.

Dès qu'il a pris conscience, tout être a le choix entre deux routes, dont une seule mène à la divinisation. *L'Amoureux* s'arrête hésitant à la fatale bifurcation. Il se sent libre de se déterminer pour la droite ou pour la gauche, pour l'austérité du devoir ou pour l'abandon aux agréments de la vie. Veut-il vivre réellement ou lui suffit-il de végéter? A lui de répondre et de prononcer la sentence de sa destinée. C'est la grande épreuve de la liberté : reculant devant sa tâche divine, l'homme peut s'adonner au moindre effort, tel l'écolier qui préfère le jeu à l'étude.

VII. — Mais si nous sommes décidés à prendre la vie au sérieux, le *Chariot* devient notre récompense. Ce véhicule représente l'organisme avec tout ce qui s'y rattache. Apprenons à bien diriger notre double attelage et à rester maître de toutes les énergies destinées

à nous obéir. Montrons-nous semblables à Dieu dans le domaine de notre microcosme ; exerçons la divinité en petit, coordonnons notre chaos, afin qu'il règne en nous une parfaite harmonie ! Nous nous divinisons en agissant divinement.

VIII. — Pour agir conformément à l'intention divine, nous devons collaborer à l'œuvre créatrice qui est éternelle. Tout se construit, et nous sommes ouvriers constructeurs. Nous travaillons chacun en notre sphère, mais non isolément, car la pierre que nous taillons est destinée au Temple que nous édifions en commun. Il est donc indispensable que nous nous conformions tous aux mêmes règles d'architecture, qui n'ont rien d'arbitraire, puisqu'elles découlent de la logique des choses. De leur stricte observation résultent l'ordre, l'harmonie et la stabilité de toute construction, qui n'est solide qu'en raison de la cohésion de ses éléments disposés en équilibre. Or, l'indispensable équilibre est maintenu dans le monde par la *Justice*, puissance exécutive de la loi créatrice.

IX. — Avant de prendre corps, ce qui doit devenir existe virtuellement. Pour qu'un germe puisse se développer, les forces qui agissent sur lui ont dû se coordonner. Une création invisible précède donc celle qui tombe sous les sens ; le monde est organisé en puissance avant de l'être en acte. Tout se construit d'après une image, modèle de l'espèce. Une création typique s'impose ainsi comme antérieure à l'ensemble des reproductions imparfaites qui constitue l'univers physique. Le mystérieux artiste qui rêve les types nous apparaît dans le Tarot sous les traits de *l'Ermite*, vieillard expérimenté, conspirant l'avenir d'après le passé. C'est le tisserand de la trame immatérielle permanente sur laquelle se brode la figuration transitoire des apparences.

X. — Ce qui s'est combiné pour prendre corps subit l'attraction du tourbillonnement représenté par la *Roue de Fortune*. Celle-ci est dominée par le Sphinx immobile qui préside aux générations, dont il règle la succession ininterrompue. Un irrésistible courant attire l'esprit dans la matière, où il plonge pour remonter en accomplissant son travail évolutif. La descente implique l'oubli du ciel dans un resserrement égoïste, constitutif de l'individualité détachée du Grand Tout. L'être qui s'incarne n'existe que pour lui-même, jusqu'à ce qu'il soit entré en pleine possession de son royaume terrestre (*Malcut*). Cette phase de conquête correspond à la croissance corporelle, qui achève la construction de l'instrument dont l'esprit incarné doit apprendre à se servir.

XI. — La personnalité ne s'épanouit que pour cesser de tout rapporter à elle-même. L'objectif de la vie n'est point la fleur, mais le fruit ; au doux printemps succède l'été avec ses ardeurs et ses orages. Ce qui se développe alors en l'individu, c'est la *Force*, autrement dit son énergie de travail. Notre élaboration personnelle étant terminée, nous devons nous préparer à l'action en vue de laquelle nous avons grandi. Il nous incombe désormais d'agir en nous faisant obéir par la bête à laquelle nous nous sommes associés. Quel travail pourrions-nous produire, si l'animalité humaine n'était astreinte au labeur après avoir été domptée ?

XII. — Pour bien travailler, il faut s'adonner au travail avec abnégation, en se consacrant à l'œuvre entreprise. Accomplir une tâche sans goût et sans amour, c'est peiner en esclave, non en libre artisan divin, animé de ferveur créatrice. Le désintéressement fait l'artiste, qui est un dévot de la religion de l'Art. Dans sa dévotion, cet ouvrier créateur est tout le contraire de l'homme pratique : il ne se tient pas

debout, solidement campé sur le sol terrestre, car il se balance entre ciel et terre, accroché par le pied à la potence du *Pendu*. Il faut consentir au supplice pour réaliser le Grand-Œuvre (☥). L'oubli de soi permet d'agir divinement, dans l'esprit du pur mysticisme réalisateur.

XIII. -- Celui qui accepte la souffrance en se dévouant à l'œuvre divine ne craint pas la *Mort*. Sans attendre sa désincarnation matérielle, il se hâte de mourir mystiquement, en se détachant de tout ce qui est corruptible. Il rend ainsi possible sa régénération, qui le fait revivre d'une vie plus noble.

XIV. — Mourir équivaut à se libérer d'un esclavage. En mourant volontairement à ce qui est inférieur, nous nous élevons pour bénéficier d'une vie plus large et plus haute. Cette vie n'est pas limitée comme celle de l'organisme physique ; elle est durable et ne s'épuise pas plus que l'eau de la *Tempérance*, qui s'écoule perpétuellement d'un récipient dans l'autre. Baignons-nous dans cette onde de jouvence et nous serons régénérés. Nous participerons alors à la vie éternelle en vivant d'une vie supérieure, qui n'est plus étroitement la nôtre.

XV. — L'Agent terrestre de l'activité créatrice s'égarerait en un faux mysticisme, s'il perdait de vue sa tâche matérielle. Il s'est incorporé en vue d'un service auquel il doit rester fidèle. L'homme a mission d'assujettir les forces d'en bas au commandement d'en haut. Le baptême des eaux célestes (XIV) lui confère le pouvoir de dominer le *Diable*. Les énergies infernales ont à effectuer le travail grossier de la création. Sans elles les masses inertes ne sauraient être soulevées. Ne méprisons ni l'inculte manœuvre aux muscles d'acier, ni l'humble bête de somme : utilisons équitablement l'un et l'autre au bénéfice du Grand Œuvre.

XVI. — Utilisant forces et matériaux dont nous pouvons disposer, nous construisons de notre mieux, pour ériger notre *Maison-Dieu*. Ce n'est qu'une bâtisse transitoire, mais rien ne se perd, et ce n'est pas en vain que nous peinons honnêtement. Tout en aspirant à l'idéal, nous réalisons l'erreur ; artistes imparfaits, nous multiplions les ébauches vouées à la destruction. Mais aucun insuccès ne décourage l'esprit humain, qui construit, et reconstruit sans arrêt au milieu des ruines de ses œuvres écroulées. Titan indompté, il ne cesse de bâtir la tour qui doit unir la terre au ciel.

XVII. — L'œuvre humaine n'est point maudite. Nous travaillons, plongés dans la nuit de l'ignorance et de l'incompréhension, en nous donnant plus de mal qu'il ne serait indispensable. Mais nous ne sommes pas abandonnés : *les Etoiles* luisent au-dessus de nous et nous enseignent à idéaliser la vie. Notre vaillance nous vaut l'affection d'une déesse qui embellit notre prison et agrémente notre existence laborieuse. Elle cultive en nous le sens du Beau et nous fait aimer la tâche qui nous est imposée. Grâce à cette magicienne, le bagne terrestre tend à redevenir paradis.

XVIII. — Du rêve à sa réalisation, il y a le long chemin inégal, mal tracé, et toujours périlleux où s'est engagée l'humanité. Il serpente à travers des régions perfides, sur lesquelles la *Lune* ne répand qu'une fallacieuse clarté. C'est le sentier de la vie terrestre, celui des épreuves, des chutes et des meurtrissures, qui conduit au discernement de l'erreur. En le parcourant, nous perdons nos illusions et nous nous acheminons vers l'aurore de la pleine lumière.

XIX. — Le jour attendu est celui de la pure illumination. En nous détournant de l'erreur, qu'il faut

avoir reconnue, nous nous orientons vers le vrai ; discernons l'illusoire et le réel nous sera révélé. Les apparences trompeuses n'ont plus de prise sur les *Enfants du Soleil*, qui habitent un jardin de délices au sein de leur cité de lumière. Ils représentent l'humanité devenue raisonnable et bienveillante au sortir d'une inepte et féroce barbarie. Doublement éclairée en son intelligence et en son cœur, ellé réalise l'idéal d'une complète civilisation. Le bonheur terrestre lui sourit car elle a su se racheter de la chute originelle.

XX. — Dès que l'esprit s'ouvre à la lumière et le cœur à la bonté, le vivant cesse d'être emprisonné dans le tombeau de la chair. La trompette du *Jugement* réveille ceux qui dorment, afin qu'ils ressuscitent et communient avec les ancêtres dont l'activité ne s'est jamais éteinte. Les morts, ce ne sont point les disparus, mais nous, qui nous agitons dans les ténèbres du sépulcre charnel.

XXI. — L'ordre succède au chaos, le Grand Œuvre est achevé, le *Monde* réalise le plan divin, le Temple est construit. Du moins, nous percevons le résultat de l'activité créatrice à laquelle nous participons de tout notre être. Les cieux s'ouvrent devant nous et nous contemplons en prophètes l'aboutissement de l'éternel devenir. Notre extase n'est pas vaine, car elle procède de la suprême lucidité qui récompense l'Ouvrier fidèle, admis à s'initier au secret du Grand Architecte de l'Univers.

XXII. — L'image de la multiplicité coordonnée nous ramène à la stricte Unité, qui est sans bornes, alors que nous sommes étroitement limités, si bien que tout ce que nous pouvons concevoir reste piteusement puéril. Au delà de ce que nous parvenons à imaginer s'étend une vertigineuse immensité, où notre esprit se perd. C'est l'abîme sans fond d'où

sort et où rentre perpétuellement la création. La raison y renonce à ses droits au bénéfice du *Fou*, personnification de l'inintelligible Infini, qui, placé entre le commencement et la fin (I et XXI), humilie le penseur tenté de s'enorgueillir du peu qu'il comprend au sein de l'irréductible incompréhensibilité.

OSWALD WIRTH.

Le Tonneau des Danaïdes

La mythologie antique, si féconde en récits poétiques qui servent d'enveloppes à des enseignements moraux, nous montre le tableau poignant du travail stérile des filles du roi Danaüs : remplir un tonneau sans fond d'où l'eau s'échappe aussitôt entrée.

Pour le vulgaire, pour le profane, c'était simplement l'image des travaux vains auxquels se livrent certains êtres humains, dont l'effort s'épuise sans résultat, parce qu'ils n'ont pas pris les mesures nécessaires pour le rendre efficace, accusant sans cesse les dieux et les hommes, quand ils ne devraient accuser que leur sottise personnelle ou leur propre imprévoyance.

Mais pour les initiés aux grands mystères, l'image n'avait pas seulement un sens moral ; elle avait aussi un sens psychique supérieur : c'est que pour le profane, pour celui qui n'a pas reçu la vraie Lumière, la vie coule en lui sans profit et sans résultat, le grand torrent de la vie universelle le traverse comme un tonneau creux, sans qu'il en retienne un motif de perfectionnement et d'ascension vers le mieux.

Ces malheureux êtres ressemblent au fou que nous montre la dernière lame du tarot : habillé de vêtements bariolés, la tête couverte d'une coiffure à forme de croissant lunaire, symbole de la passivité, il porte sur son épaule au bout d'un bâton, une besace remplie de ses erreurs et de ses préjugés, de ses vices et de ses ridicules ; il marche au hasard, sans savoir se diriger, sans comprendre son chemin ; ses vêtements sont en désordre, et il ne paraît même pas voir ou sentir les morsures de l'animal, chien ou lynx, qui le suit agrippé à sa chair ! Poussé seulement par ses passions, ses intérêts et les influences solaires, il passe sur la terre comme un fantoche, allant vers le gouffre qui va l'engloutir.

Le bon sens, la raison, la sagesse, ces trois échelons de toute initiation, doivent prémunir l'homme contre de telles sottises ou de telles folies.

Danaïde, l'homme que l'expérience n'instruit pas, et qui, recommençant chaque jour la tâche de son existence, rctombe dans les mêmes erreurs et les mêmes imprudences, au lieu de profiter de leçons parfois chèrement payées. Les événements auraient dû l'instruire, mais ils ont glissé sur son esprit léger et irréfléchi comme l'eau sur une dalle en pente; il n'a rien compris, rien observé, rien jugé, et son activité reste stérile, faute de savoir faire les gestes qui la rendraient féconde.

Combien d'êtres, hélas ! passent ainsi sur la terre, sans que leur existence ait été humainement utile à eux-mêmes ou à autrui ! Ils végètent plus qu'ils ne vivent, et s'élèvent à peine au-dessus de l'animalité.

Un effort, parfois minime suffirait pourtant pour donner à leur existence un sens et un résultat, car la vie la plus humble peut être grande et utile par la direction qu'on lui donne ; n'apportât-elle qu'un grain

de sable au patrimoine de l'Humanité, elle n'aura pas été perdue, En tout cas l'homme n'a-t-il pas pour devoir primordial de perfectionner son action ? Ne travaillât-il que pour lui-même, il y aura toujours un chemin pour les gens de bon sens, que le *soleil* de l'éducation et de l'activité éclaire, — et un chemin pour les fous, qui ne reflètent que la passivité *lunaire*, et laissent couler leur vie par le fond percé du tonneau. Il doit choisir.

Mais ce ne serait là que la leçon terre à terre de la Fable, si proche parente de celle de Sisyphe qui roule péniblement vers le sommet de la Montagne un rocher qui retombe toujours... une autre leçon se dégage, plus haute et plus intellectuelle.

A quoi bon faire chaque jour une action nouvelle et une expérience nouvelle, si ce n'est pour y trouver un moyen et un motif de cultiver ses facultés intellectuelles et morales. si ce n'est pour s'en incorporer le résultat, pour qu'il fasse corps avec vous-même, vous laissant plus pur, plus fort et meilleur ? Qu'importe, au fond, d'avoir appris ou vu beaucoup de choses, dans les livres ou dans l'existence, d'avoir fait *couler* dans le tonneau de son esprit mille connaissances variées, si cela n'aboutit à faire de l'homme qu'une bibliothèque ambulante, ou un perroquet à la parole vibrante et multicolore, sans avoir amélioré la *qualité* de son intelligence ou de son cœur, sans avoir émancipé et fortifié le ressort de sa raison et de sa conscience ? Danaïde, l'homme même instruit, savant, artiste, jurisconsulte, que son savoir et son instruction n'ont pas amené à se dégager des erreurs, des préjugés, des superstitions du vulgaire, à se libérer par un puissant coup d'ailes, de la servitude des passions et des convoitises : on peut avoir conquis des diplômes, gravi les échelons de la politique, trôné dans les hauteurs du monde

des affaires, et n'être, une fois dévêtu de sa spécialité, de sa position, de son poste, qu'une pauvre petite chose à la merci de ses nerfs, de ses travers, de ses ambitions, de ses faiblesses ; Danaïde, celui que sa science n'a pas éclairé pour le rendre meilleur, pour lui donner la force d'âme, la bonté, la tempérance, la droiture ; à quoi lui sert-elle, cette science, puisqu'il n'a pas su l'enclore dans un vase digne d'elle ?

Un pâtre plein de raison et de droiture ne fait-il pas plus honneur à l'Humanité qu'un lettré ou un érudit égoïste ou pervers ? Un pêcheur ou un paysan laborieux et sage, s'employant à être un homme de bien, orné de toutes les vertus, n'est-il pas plus estimable qu'un privilégié de l'intelligence et de la société qui ne fera servir les trésors de sa culture qu'à la satisfaction de ses passions et de ses vices, qu'à la poursuite de l'or et des jouissances matérielles, ou qu'à souffrir plus en multipliant ses besoins factices et son désir de les assouvir à tout prix ? Lequel fait le plus de bien, lequel fait le plus de mal, dans son entourage, parmi ses semblables, par son action et par son exemple ?

Certes, il est divin l'homme que la science illumine et qui, pensant plus à l'Humanité qu'à lui-même, détaché des passions viles et des bassesses vulgaires, met son idéal et sa fierté à doter le monde de quelque vérité, de quelque progrès, de quelque bien de plus ; l'artiste qui, absorbé dans sa contemplation du beau marche vivant dans le rêve étoilé de son œuvre, et en fait la raison d'être de sa vie ; même l'homme de négoce ou d'industrie, si sa pensée est dirigée vers l'utilité du rôle qu'il remplit, la perfection qu'il peut donner à sa tâche, la fécondité sociale de la branche d'activité à laquelle il s'adonne ; s'il marche dans la vie par la volonté d'exceller en faisant son bien *dans* le bien général, et de cimenter sa pierre dans l'édi-

fice auguste de la prospérité générale. L'artisan qui veut être le meilleur menuisier ou le meilleur serrurier de sa cité ; le marchand qui veut que son enseigne et sa marque soient les signes du meilleur produit, du plus loyal et du plus satisfaisant pour le public et qui ne prend que cette pierre angulaire pour bâtir son bien-être et celui de sa famille, qui s'y efforce par le travail, la probité, l'économie, l'énergie, la maîtrise de soi-même, contribue plus et mieux à la marche de l'Univers que l'homme cultivé, savant, illustre, qui derrière le décor brillant de sa vie supérieure en apparence, cacherait l'égoïsme, la sécheresse de cœur, l'improbité ou le vice.

Plus haut, plus haut encore il faut se placer, pour voir le fond du redoutable tonneau !

La vie passe et nous achemine vers la mort ; le tonneau est sans fond, si nous n'y trouvons pas la sagesse pour nous conduire. Honneurs, puissance, richesses, jouissances, ambitions, hochets de la vanité, appâts du lucre ou de la sensualité, tout passe, tout fuit, tout s'écoule et disparaît, fumée qui s'envole, écho qui s'éteint ! Seul le bien que l'on fait, — ou le mal ! — dure et persiste éternellement dans le déterminisme universel ; cela est terrible et exemplaire : une bonne action, une mauvaise action, *une fois faite*, ne peut plus disparaître : les palais peuvent tomber en ruines et l'herbe pousser entre les pavés de marbre, les navires qui portent les richesses d'un bout du monde à l'autre peuvent pourrir ou s'engloutir dans les mers, les tribunes où retentissent les paroles grandioses des orateurs peuvent tomber en poussière comme leurs discours tombent dans l'oubli ; une brique couverte de caractères à demi effacés rappellera seule qu'il y eut de nombreux et riches négoces à Babylone et à Tyr, des

rois puissants et de grands conquérants, la beauté de Cléopâtre ou les trésors de Crésus ! Et tous ces hommes de mille et dix mille générations auront disparu ; et leurs ossements seront retournés à la terre ; et leurs passions, leurs intérêts, leurs convoitises se seront envolés vers le néant ; mais le bien, ou le mal, reste. Le résultat des actions des hommes persiste ; vous ne savez pas par quel lien mystérieux et caché le geste que vous accomplissez se rattache au geste d'un primitif perdu dans la nuit des âges, et qui a fait quelque chose d'utile ou de nuisible ; mais ce lien existe et, infrangible, réunit les générations entre elles, car il a engendré des conséquences bonnes ou mauvaises qui se sont répercutées de génération en génération dans l'infini et dans l'éternité.

Oh ! combien alors serions-nous coupables, ô Danaïdes, si nous ne mettions pas toute notre volonté et tout notre désir à nous attacher à ce qui dure et non pas à ce qui passe, à nous rendre meilleurs, à cultiver et à développer en nous le goût et l'habitude des bonnes actions, et la volonté de les accomplir, pour que ne pèse pas sur nous, à la dernière minute de notre existence, — et à jamais ! — la honte de n'avoir rien fait d'utile, ou le crime que rien n'efface d'avoir fait du mal !

Science ! Oui ! Mais le vieux langage avait un beau mot, celui de *Sapience*, la sagesse qui vient de la science, ou la science qui conduit à la sagesse : et c'est là l'étoile lumineuse et bienfaisante qui nous permet de nous diriger sur l'âpre chemin de la vie, et d'échapper au triste sort des Danaïdes. Combattre l'ignorance pour se rendre plus apte à faire le bien et accroître les moyens d'action de l'Humanité en marche vers le mieux ; savoir pour pouvoir et pouvoir pour agir, non comme les fous qui prennent

leur personne comme centre du monde, mais comme les sages qui savent n'en être qu'une partie et y remplir une fonction engendrée par l'ensemble et solidaire de tout le reste.

Et n'est-ce pas là tout le travail que veut faire la Maçonnerie qui donne à l'homme, comme exemple, comme leçon et comme enseignement, l'humble et radieux symbole de la *pierre brute* qu'il faut tailler et façonner pour la rendre propre à la construction du grand Temple Idéal ?

Le bon Maçon, s'il sait comprendre *l'Art Royal* et suivre ses préceptes, ne sera jamais une Danaïde ; car il ne se contentera pas d'agiter des problèmes ou de remuer des idées, il travaillera à sa propre éducation intellectuelle et morale, il s'efforcera de se guérir, de se corriger, des défectuosités et des faiblesses humaines, des préjugés et des erreurs, des égoïsmes et des convoitises, des vanités et des colères, des méchancetés et des rancunes ; il cherchera à réaliser dans lui-même et dans les autres l'idéal de bon sens, de raison et de sagesse, car il sait qu'il n'est qu'un grain de sable dans le grand édifice de l'humanité, et il veut que l'eau bienfaisante, formée de toutes les gouttes individuelles, que le torrent de la vie, au lieu de se perdre dans le tonneau sans fond, aille abreuver et féconder l'Avenir.

ARMAND BÈDARRIDE.

Le Secret des Féticheurs

Estimant que la femme n'est pas à sa place dans la Franc-Maçonnerie, un de nos lecteurs du Dahomey nous communique le récit suivant :

Il y a environ quatre-vingts ans, un puissant roi dahoméen gouvernait son peuple avec sagesse, grâce à la confrérie des féticheurs, dont il était le chef spirituel. Les cérémonies de cette association s'accomplissaient de nuit dans la clairière d'un bois sacré, où seuls les initiés pouvaient pénétrer.

Le secret religieusement gardé sur tout ce qui touchait aux mystères piqua la curiosité de la favorite du monarque africain. Cette beauté noire s'était éprise de son maître avec toute la véhémence de sa race. Se donnant sans réserve, elle exerçait une influence magique sur le roi, qui devint le sujet de la reine. Forte de son irrésistible charme, celle-ci se fit un jour plus câline encore que de coutume. — Oh ! mon adoré, dit-elle, tu es mon Dieu, tu lis dans mon cœur, tu connais toutes mes pensées, je n'ai pour toi rien de caché, mais toi, tu ne me dis pas tout, à moi dont l'âme t'appartient comme le corps !.. Pourquoi me caches-tu ce qui se passe dans le bois sacré ?

Devenu subitement grave, le roi répondit avec fermeté :

— Je t'aime trop, mon enfant, pour te refuser ce qu'il est en mon pouvoir de t'accorder ; sois raisonnable, ne me demande pas de trahir un secret que j'ai le devoir de garder. Je t'en supplie, ne m'interroge jamais sur les mystères, qui sont redoutables et sacrés !

La reine n'osa pas insister, mais elle demeura pensive. Un nuage opaque s'interposait entre elle et le roi, qui ne semblait pas avoir pour elle l'amour rêvé, puisqu'il refusait de lui ouvrir tout son cœur. L'amoureuse déçue devint mélancolique, sa gaieté disparut, en dépit de tout ce qui fut tenté pour distraire celle dont le gracieux sourire avait réjoui toute la cour. Dans sa langueur, la reine prit en

horreur le faste du palais, qu'elle éprouva le besoin de fuir, pour aller vivre en recluse, cachée dans une case d'un petit village peu fréquenté.

Le roi respecta la décision de la femme qu'il aimait plus que tout au monde, mais il souffrit cruellement de se sentir abandonné. Il delégua auprès de la fugitive les femmes âgées les plus estimées pour leur savoir et leur piété, mais leur éloquence fut vaine. Les remontrances respectueuses des notabilités de la ville n'eurent pas plus de succès, et lorsque toute la jeunesse qui aimait la reine vint se jeter à ses pieds pour la supplier de revenir à la cour, même cette démarche, pourtant si touchante, resta sans effet.

Plus d'espoir ! Le roi morose faisait pitié. Un an se passa. Les princes et princesses résolurent alors de tenter une dernière démarche. Leurs objurgations arrachèrent à la recluse volontaire la promesse de renoncer à sa retraite dans un délai de huit jours.

Le roi compta les heures avec impatience, mais la huitaine s'écoula sans que la reine ne revint. Le pauvre potentat fut alors si malheureux, qu'il s'enferma pour s'abandonner à ses lamentations. Les larmes royales coulaient depuis une longue semaine, lorsqueparurent aux portes de la ville deux jeunes filles d'une rare beauté, messagères de la reine qui annonçaient son approche.

Une joie bruyante se répandit en un éclair jusqu'au roi, qui, recouvrant immédiatement sa présence d'esprit, décréta des fêtes d'un exceptionnel éclat en l'honneur du retour de la souveraine de son cœur. Superbement parée, la reine fit son entréeau son du tam-tam et de musiques variées, accompagnées de chants, de cris de jubilation et de coups de fusils. Pendant trois jours, les réjouis-

sances publiques dépassèrent tout ce qui s'était jamais vu dans le royaume.

La reine témoigna au roi une affection si tendre, qu'il voulut être certain de ne plus jamais en être privé. Aussi supplia-t-il sa femme de prendre l'irrévocable engagement de ne jamais le quitter, en quelque circonstance que ce soit. Sans se faire prier, la reine prononça un serment solennel auquel fut associé le roi. Désormais celui-ci ne pouvait, même momentanément, se séparer de la reine, sans parjure d'une infinie gravité.

La félicité du roi fut alors complète jusqu'à la célébration des grands mystères annuels. Prenant texte du serment qui liait le roi, la reine exigea d'y participer. Ivre d'amour, le chef religieux des féticheurs ne sut rien refuser, un stratagème de son invention devant permettre de tout arranger. Le roi grand-prêtre fit donc entendre aux initiés qu'un de ses ancêtres désirait l'assister dans sa présidence du convent des féticheurs. L'esprit royal devait être évoqué par le roi et installé dans une guérite portative, qui, du palais serait transportée dans la clairière du bois sacré.

Il n'y avait là rien d'insolite, et de candides féticheurs acceptèrent pieusement d'assurer le transport du fardeau vénéré. Assise dans la guérite close, extérieurement décorée à souhait, la reine promue esprit put entendre ainsi toutes les paroles prononcées en l'assemblée des initiés. A la faveur d'ouvertures ménagées dans la mince cloison de son abri, il lui fut aussi possible de voir ce qui l'intéressait.

Ramenée au palais sans que nul n'eut vent de la supercherie sacrilège, le roi crut avoir satisfait la curiosité de sa femme. Mais celle-ci n'ignorait pas que les choses les plus extraordinaires s'accomplissent en la séance de clotûre de la grande réunion

annuelle. Cette nuit-là les morts apparaissent, pour se mêler aux fétiches inertes qui s'animent, parlent et dansent. Il faut avoir des nerfs masculins pour supporter ce spectacle et le roi voulut persuader la reine de s'en abstenir.

Pleurant à chaudes larmes, la reine alors se déclara déliée de son serment. Il ne lui restait plus qu'à se plonger en une retraite qui, cette fois, serait définitive. Le roi se laissa fléchir et consentit à commettre la suprême imprudence.

S'il avait su ce qui se tramait, il aurait évité le sort que méritait sa folie. Dans la conversation, la reine n'avait pas assez retenu sa langue. Inconsciemment, elle avait fait usage de locutions particulières au rituel des mystères. Les initiés s'étaient tus, mais, entre eux, avaient exprimé de la défiance à l'endroit de l'innovation du roi.

Un vieux charmeur d'abeilles résolut d'élucider le mystère du sanctuaire mobile. Muni d'une calebasse renfermant un essaim capté, il se glissa derrière la guérite dressée à la place d'honneur dans l'enceinte sacrée. Rien ne lui fut plus facile que d'y ménager un orifice en guise d'entrée de ruche et de rendre aux abeilles une liberté dont il prévoyait l'emploi.

La pseudo-ruche fut envahie et la reine piquée. Elle résista d'abord à la douleur, mais les piqures se multiplièrent, d'autant que la malheureuse était à peine vêtue. Finalement elle n'y tint plus ; d'un geste impulsif, elle brisa la porte de sa guérite pour se précipiter dehors.

A la vue d'une femme demi-nue profanant leur sanctuaire, les féticheurs se jettent sur elle et la tuent devant le roi paralysé d'épouvante.

Tandis que le pontife félon contemple la scène d'un air hébété, des branches mortes résineuses,

ramassées dans le bois sacré, ne tardent pas à le couvrir : puis des flammes s'élèvent le consumant avec son trône et ses insignes.

Depuis, nul ne prononce son nom, ni celui de la séductrice, cause de tout le mal.

Puisse ce récit véridique faire comprendre aux femmes qu'elles doivent s'interdire toute curiosité sacrilège !

MARTIN MOÏSE DOSSOU-YOVO,
Interprète du gouvernement à Kétou, Dahomey.

LA PIERRE CUBIQUE

Serait-ce une illusion et prendrais-je mes désirs pour la réalité ? Il m'apparaît que nombre de Maçons qui semblaient s'être détournés des formes symboliques inclinent maintenant à revenir à leur observation, mieux : à leur étude.

On pourrait peut-être, avec quelque malignité, remarquer qu'il y sont poussés par un inconscient pragmatisme, pour avoir éprouvé que trop de « tenues » dépouillées du rituel ont fâcheusement dégénéré en réunions publiques. Ils n'ont point manqué, après réflexion, d'attribuer ce résultat au relâchement de la discipline et de la tolérance corrélatif à l'oubli des formes traditionnelles.

Mais je tiens pour assuré que l'esprit d'examen (qui sommeille parfois, mais qui vit en tout vrai Maçon et lui interdit de s'astreindre à des pratiques dont sa raison ne pénètre pas le sens) s'éveillera et

poussera plus au fond de la question ainsi posée ; ayant expérimentalement reconnu un effet particulier, mais certain, du symbolisme maçonnique, il voudra voir les choses de plus près et comprendre pourquoi nos symboles sont actifs, éducatifs, générateurs de progrès moral et social.

Il appartient aux écrivains maçonniques, et plus spécialement au *Symbolisme*, de donner à cette tendance un appui et une direction, à cet appétit d'étude des aliments.

Ce qu'il importe de bien faire ressortir dès l'abord, c'est que le symbolisme maçonnique n'a rien de dogmatique. Les Eglises, se prétendant instituées par la volonté divine sur des bases parfaites, conséquemment immuables, cherchent par leurs formules à cristaliser une idée dans une forme définitive.

Nos symboles, au contraire, tout humains, ont l'ambition de stimuler l'activité de nos intelligences, et c'est en cela qu'ils sont féconds ; de plus, les idéees suggérées par eux sont du même coup coordonnées à toute une série de concepts de même origine, ce qui assure la continuité de la pensée maçonnique.

En outre, leur plasticité se prête essentiellement à à l'évolution, dont ils figurent ésotériquement la doctrine, et permet dans le temps et l'espace l'adaption à toutes les mentalités, pourvu qu'elles admettent le postulat de la progressivité des institutions humaines : ainsi, une méthode unique, mais souple, réussit à faire converger des efforts en apparence peu conciliables et à les faire travailler d'autant plus efficacement à la même œuvre.

Cependant, cette plasticité n'est point, comme certains le croient *a priori*, le résultat d'une généralité et d'une imprécision qui autoriseraient toutes les fantaisies.

A mesure que l'on médite davantage les symboles

maçonniques, on s'aperçoit mieux, en s'émerveillant, de leur précision et de leur coordination. Mais pour extraire la « subtantifique moëlle », il y faut plus d'application que beaucoup d'Apprentis, de Compagnons et de Maîtres n'en accordent habituellement à cette étude, qui a été bornée, pour la plupart, à cette lecture hâtive, superficielle, parfois ironique, parce que incompréhensive, des mementos des trois grades.

En diverses occasions, j'ai fait l'expérience de questionner des Maçons éclairés sur un de nos symboles les plus connus : la pierre cubique.

A peu près invariablement, j'ai obtenu une réponse de ce genre : la pierre cubique figure l'idéal que se propose d'atteindre l'initiation maçonnique : à savoir rendre l'homme parfait.

Voilà qui sent le catéchisme plus que la réflexion philosophique. Et, pourtant, il suffit de regarder de près l'origine pour faire éclater le vérité humaine, sociale, la valeur philosophique et éducative, en même temps que la précision du symbole.

La *pierre cubique* est née de la *pierre brute*. Après que cette dernière a été tirée, non pas informe, mais inutilisable telle quelle, de la carrière, le tailleur s'en est saisi. Son art a été d'en régulariser les formes, d'en rectifier les arêtes, d'en aplanir les surfaces ; remarquez que le maître-ouvrier, s'il a poli avec amour les parements, a laissé, à dessein, une certaine rugosité aux faces qui doivent être enduites de mortier, pour assurer une adhérence plus intime. Donc, quand le bon tailleur a fini son œuvre, la pierre cubique n'est pas devenue géométriquement parfaite. Au sens absolu, il n'est d'ailleurs qu'une forme parfaite : la sphère ; le cube présente encore des singularités, arêtes et angles ; mais cela est indispensable au but que poursuit le maçon, qui est d'as-

sembler les pierres les unes aux autres pour en faire un édifice.

La sphére est inutilisable, constructivement parlant, en raison de sa perfection même qui ne donnerait aucun appui ferme aux pierres voisines, aucune prise solide au mortier. La forme cubique, même restée approximative, est, au contraire, la plus apte à se prêter à toutes les combinaisons constructives.

Transposer ceci est aisé et je ne m'y étendrai point.

Je me contenterai de conclure :

La Pierre sphérique pourrait servir d'emblême a Bouddha abîmé dans le Nirvanâ.

Le but du Maçon est tout autre : c'est pourquoi il aspire à la Pierre Cubique.

Autrement dit, le but de l'initiation maçonnique n'est point de façonner des hommes parfaits qui seraient socialement inutilisables. Elle vise, non pas à détruire les passions, les instincts naturels (que la morale religieuse a arbitrairement classés en bons et mauvais), mais bien à les discipliner, à les éduquer, à les *harmoniser* pour en tirer le parti le plus favorable à la construction du Temple, je veux dire au progrès social de l'Humanité.

J. CORNELOUP

Question

LA MAÇONNERIE HESPÉRIQUE

Nous avons en mains un diplôme qui fut délivré, au nom d'une « Maçonnerie Hespérique, Philoso-

phique, Templière », par le Souverain Grand Commandeur Suprême Maître Virginius au t.·. ill.·. f.·. Ciprien Démion 36° et dernier degré — lequel se trouve nommé par la même occasion Grand Secrétaire Général.

Le dessin de tête porte les lettres E.·. T.·., et dans une banderole les abréviations maçonniques suivantes :

A.·. L.·. G.·. E.·. N.·. T.·. B.·. L.·. A.·. O.·. G.·. A.·. D.·. U.·.

Nous n'avons pas fait allusion à ce rite dans la première édition de notre *Histoire de la Franc-Maçonnerie française*, parce que nous n'avons trouvé sur lui que le seul renseignement suivant à la page 24 du *Rameau d'or d'Eleusis* de Marconis.

« Le rite hespérique, philosophique et templier fut fondé en 1538 et restauré en 1842 par les F.·. Dolabèle, savant astronome et Virginius, publiciste. Cet ordre possède 36 degrés d'enseignement. »

Il nous était impossible de reproduire de confiance ces détails — d'ailleurs trop succincts — en raison de la circonspection avec laquelle il convient d'aborder Marconis, auteur extrêmement suspect au point de vue historique.

Nous ne savons, ni par l'extrait de son ouvrage ni par le diplôme, le lieu où s'exerçait ce rite. Paris probablement ?

Aussi accueillerons-nous avec reconnaissance toute communication qui pourrait nous être faite sur cette organisation maçonnique, dont l'existence fut vraisemblablement très éphémère.

A. L.

PUBLICATIONS REÇUES

La Bhagavad-Gita (Le chant du Seigneur). Traduit du sanscrit par *Anna Kamensky*, Paris, éditions Adyar, 1925, 1 vol. in-16, prix : 7 fr. 50.

Dix-huit dialogues entre Shri Krishna et son disciple Arjuna. Le poète place les interlocuteurs au milieu du champ de bataille de l'âme, où sont rangées, prêtes à se combattre, les deux armées du bien et du mal. Toute la tradition religieuse de l'Inde est exposée en un langage dont la noblesse et la beauté se manifestent à travers la traduction, qui est accompagnée de notes facilitant l'étude du texte.

Louis Coulange. — *La Vierge Marie*, Paris, Rieder, 1925, 1 vol. in-16, prix : 6 fr. 50.

Impitoyable étude sur l'évolution des croyances relatives à la mère de Jésus, dont la virginité ne cesse de préoccuper les chrétiens. L'auteur s'en tient aux textes qui font autorité dans l'Eglise et ne se pose aucune question quant au symbolisme dont les mystiques s'inspirent inconsciemment. Il est singulier de constater que le dogme populaire et antithéologique de l'Immaculée Conception correspond à une réalité d'ordre métaphysique. Le naïf croyant ne croit pas aussi aveuglément qu'un rationaliste le suppose. Il subit des suggestions mystérieuses, grâce auxquelles il en arrive à faire de l'ésotérisme comme M. Jourdain faisait de la prose.

Lucien Barquissau. — *Le But*, Poème à deux voix en vers libres, représenté pour la première fois par la Compagnie théâtrale de l'*Essai*, à Paris, le 6 décembre 1924.

Dialogue à la fois sage et tendre qui se déroule au milieu de rosiers en fleurs, près de deux statues,

l'une de l'Amour et l'autre de Minerve. Le but est de connaître : conscience, savoir. Nous sommes loin de la Bhagavad-Gita, mais l'auteur n'en mérite pas moins d'être félicité.

ALBERT FUA. — *Le triomphe de Satan*, Paris, Georges Anquetil, 1926, 1 vol. in-16 de 500 pages, prix : 15 francs.

Roman illustré de 22 hors-textes de Pierre Leven. Le Malin, qui sait exploiter les passions humaines, y parvient à s'emparer du gouvernement de la Sainte Eglise. L'ouvrage est loin de s'inspirer d'un anticléricalisme aveugle ; on peut cependant regretter qu'il ne s'adresse pas davantage aux esprits inquiets, qui cherchent à secouer le joug des croyances périmées. Le livre utile n'est pas celui qui enfonce la porte ouverte du libre-penseur, mais procède sans violence, en amenant les croyants à découvrir eux-mêmes les faiblesses de leur foi. M. Fua dispose d'une vaste érudition et sait rendre attachant son récit dramatique, dont les travers du Catholicisme font les frais. Le tableau est si sombre, qu'on éprouve le besoin d'y apporter de la lumière, ne serait-ce que dans l'intérêt de l'art. Par contraste, il convenait de rendre hommage à une religion qui est le facteur essentiel de notre civilisation. Satan ne triomphe, il est vrai, qu'en détournant la hiérarchie romaine de la pratique de l'Evangile. Si le Pape était resté chrétien, M. Fua se rangerait sous sa houlette.

PAUL CHACORNAC. — *Eliphas Lévi*, Rénovateur de l'occultisme en France (1810-1875), Paris, Chacornac frères, 1926, 1 vol. in-8° de 300 pages. Prix : 30 francs.

Ouvrage illustré de nombreux portraits qui complètent la très riche documentation sur la vie du grand occultiste, dont l'influence s'exerça dans le monde entier, car Mme Blavatsky, la géniale fondatrice de la Société Théosophique, est une élève non dissimulée d'Eliphas Lévi. D'un autre côté, le prétendu « Pape des Francs-Maçons », Albert Pike, le

prestigieux ritualiste du Rite Ecossais des Etats-Unis, n'a pas cru devoir signaler les emprunts qui émaillent son texte de pages traduites ou adaptées d'après les écrits du mage parisien. Eliphas Lévi reste d'ailleurs aussi le maître à qui le directeur du *Symbolisme* doit ses premières notions de l'art d'interpréter les symboles. Ce fut un penseur profond, servi par une brillante imagination. Il ne convient pas de l'adopter comme oracle, mais nul mieux que lui n'incite à la recherche autonome de la vérité les esprits imaginatifs, ambitieux de pénétrer l'ésotorisme des traditions relatives à l'antique Magie.

CONSTANTIN BILA. — *La Croyance à la Magie au XVIII^e siècle en France dans les contes, romans et traités,* Paris, J. Gamber, 1 vol. in-8 de 160 pages. Prix : 10 francs.

Compilation littéraire d'un profane qui ne songe pas à découvrir le feu dont provient l'épaisse fumée de la superstition. Documentation précieuse surtout au point de vue bibliographique. Le chapitre sur la Magie et la Franc-Maçonnerie renseigne sur Cagliostro, Claude de Saint-Martin et Mesmer à l'aide de citations typiques. L'erreur serait de juger d'une institution par les extravagances de certains de ses adeptes.

CUIRS ARTISTIQUES pour reliures pleines. Figures ou attributs maç.·. adaptés au caractère de l'œuvre. Format grand in-8° (*Hist. de la F.·. M.·. Française* d'Albert Lantoine ou *Acacia*) 35 francs. — Format in-8° ordinaire (*Le Symbolisme*) 30 francs. — Format in-16 (*Livre de l'Apprenti*) 25 francs. — Format plus petit 20 francs.

S'adresser à M^me^ Ducheine-Hissler 10, av. de la Gare, Montreux-Château, Haut-Rhin.

Editions ADYAR

4, Square Rapp, 4,
PARIS (VII^e Arrt)

Demandez notre

nouveau Catalogue n° 4

envoyé franco

L'ACACIA

Revue mensuelle d'études et d'action maçonniques et sociales publie des articles destinés à faire connaitre l'esprit de la Maçonnerie française et l'influence qu'elle s'efforce d'exercer.

Sommaire du N° 26. — Février 1926.

Incohérence, Basse Démagogie, Gachis..... *L'Acacia*
La Franc-Maçonnerie, le Monde profane et la Politique. DUBOIS
Napoléon était-il Franc-Maçon ?..... E. MAURY
Proudhon ..... CHAPUIS
La Doctrine Maçonnique ..... Armand BÉDARRIDE
Aujourd'hui ..... ANDRÉ LEBEY
Les Origines Compagnonniques de la F.·.-M..... HENRY GRAY

SOUS LE TRIANGLE

Les réunions maç.·. internationales

Abonnement aux dix numéros annuels :

France : 25 francs. — Etranger : **35** francs.

Mandats à M. L. DALTROFF, administrateur, 16, rue Cadet, Paris (9^e)

Compte chèques postaux : *Paris 601-25.*

Collection du " SYMBOLISME "

ARMAND BÉDARRIDE. — **Le Travail sur la Pierre brute** 4 »»

ALBERT LANTOINE. — **I, Du Symbole** (dern. exemplaires) 3 »»

» **II. Hiram couronné d'épines,** 2 vol. 644 p. Ouvrage tiré à 500 exemplaires numérotés . . . 32 »»

COTE-DARLY. — **Alexandre Dumas père et la Franc-Maçonnerie** 2.50

PIERRE ORLETZ. — **Le Symbolisme chez les anciens et les primitifs** . . . . . 1 »»

A. SIOUVILLE. — **Le Prince de ce Monde et le Péché originel**, étude documentaire précédée de **Parlons du Diable** par Oswald Wirth et suivie **la Diablerie de Léo Taxil**, ainsi que du **Diable au Café** de Louis Ménard . . . 5 »»

OSWALD WIRTH. — **Le Poème d'Ishtar.** Mythe babylonien interprété dans son ésotérisme . . . . . 4 »»

L'Idéal Initiatique tel qu'il se dégage des rites et des symboles. — Ouvrage à faire lire à tout initiable . . . 4 »»

Catholicisme et Franc-Maçonnerie . . . . 1 »»

En vente au « Symbolisme » :

ALBERT LANTOINE. — **Histoire de la Franc-Maçonnerie Française.** . . . . . 25 »»

L'Administration du SYMBOLISME ne dispose plus de la série complète des numéros parus depuis octobre 1912. Les fascicules actuellement disponibles sont les suivants :

1ere année (1912-13) — Nos 6, 7, 8, 9, 10 et 12
2e » (1913-14) — Nos 13 à 24 (complet).
3e » (1920) — année totalement épuisée.
4e » (1921) — Nos 39 à 46
5e » (1922) — Nos 47 à 58 sauf No 56 épuisé.
6e » (1923) — Nos 59 à 69 complet).
7e » (1924) — Nos 70 à 80 sauf No 71 épuisé.
8e » (1925) — Nos 81 à 91 (complet).

Prix des années complètes . . .	France	15 fr.	Etranger	20 fr.
Ces mêmes années reliées . .	—	25 fr.	—	30 fr.
Les Nos des 1re et 4e années. . .	—	20 fr.	—	25 fr.
Années 1922 et 1924 (incomplètes) chacune		12 fr.	—	18 fr.

Les Nos manquants sont rachetés au prix de 1 fr. 50 l'exemplaire.

Le Gérant : OSWALD WIRTH.

IMPRIMERIE BUSSIÈRE. — SAINT-AMAND (CHER).